

Récit de la traversée des bâtiments *le Comte de Menou, le Dragon et le Fort*
transportant des troupes de Brest à l'Isle de France.

Du 5 janvier au 4 juin 1771

Brest, Service Historique de la Défense, département Marine. Ms.93, n°117

Une double page écrite sur ses quatre cotés, sans titre, sans auteur, sans date.

On trouve dans la base documentaire, au 17 avril 1771, le récit par M. de Tronjoly, de la traversée de *l'Union* vers l'Isle de France, où l'on apprend sa rencontre avec *le Comte de Menou* au Cap Vert. Cela signifie que l'auteur du présent récit a fait la traversée, embarqué sur *le Comte de Menou*, information absente de son récit.

=====

Nos derniers ordres arrivèrent le 2 janvier 1771 pour nous embarquer, M. le Ch. d'Argens, nous donna les siennes le lendemain, pour les premières divisions sur les trois bâtiments, M. de Reveilland sur *le Comte de Menou*, avec 274 hommes, le Ch. Dusouliez sur *le Dragon*, avec 252 [hommes] et M. Dupujet avec 32¹ sur *le Fort*.

Mon premier soin fut d'aller à l'entrepont pour l'établissement nos troupes ; il a de hauteur 4 pieds en dedans des barreaux, et 3 pieds et demi depuis les barreaux ; sa longueur est de 54 pieds et sa largeur 24. Voilà l'emplacement que j'avais pour établir mon détachement. Il y avait en sus dans cet entrepont 12 caisses de fusils, les câbles de trois ancres ; point de place pour y établir un hôpital ; les vivres en salaison, bons ; le vin et l'eau de vie, de même ; le biscuit de Nantes, médiocre ; celui de Brest, bon ; les légumes, en général gâtés, de même que la morue. Il nous revenait 1892 livres de fromage, on n'en a donné que 400 livres ; le vinaigre mauvais, ainsi que l'huile ; le beurre, bon. Après une connaissance exacte de ces différents objets, je descendis à terre le 4 au soir. Je fus chez M. Marchais commissaire général, pour lui faire part de notre situation.

M. Hector, major des armées navales, se rendit à notre bord le 5 à 7 heures du matin pour vérifier mon exposé. Il trouva effectivement que nous étions trop de monde, il en ôta 20 hommes qu'il envoya à bord du *Fort*. J'avais demandé qu'il en sortit 36. Si on me l'avait accordé, j'aurais eu de quoi établir des cadres pour les malades. A l'égard des vivres, il me dit qu'il en parlerait, mais étant partis tout de suite, on n'a pu y remédier. Je lui demandai aussi des parfums, il me dit que l'usage était de se servir de brai et de goudron. A 10 heures le reste de la troupe vint nous joindre et nous mîmes à la voile à 3 heures de l'après midi. Le régiment qui était venu de Lorient, Port-Louis, et Belle-Île, avait éprouvé le plus mauvais temps possible dans sa route. A Brest il pleut presque toujours, ce qui avait harassé la troupe.

Le 9 du courant, les fièvres, points de côté et maux de gorge commencèrent à se déclarer, j'y fis porter tous les soins possibles. J'étais secondé par un chirurgien qui n'avait pas encore été à la mer. Les deux seconds, très paresseux. Voyant que les malades augmentaient, j'en parlai au capitaine et l'engageai à faire resserrer l'équipage, ce qu'il m'accorda, cela me donna de la place sous la gaillard d'arrière. J'y établis six cadres, nota que j'avais déjà 30 malades à bord jusqu'au 30 janvier. J'avais perdu 4 hommes et un de l'équipage. Pour le bon ordre du vaisseau, dès le départ j'avais établi une garde de police de 28 hommes, deux caporaux, un tambour, un sergent et un officier. Il y avait de cette garde 9 fusiliers et un caporal sur gaillard d'avant. Ce caporal veillait sur la chaudière des malades et de la troupe, le reste de la garde était sur le gaillard d'arrière.

Le 3 février à une heure après midi, on aperçut l'île de Bonna-Vista et celle de May. On se faisait pour lors à 12 lieues de St Jago. L'on porta sur celle de May jusqu'à 8 heures du soir. L'on vira de bord pour courir la bordée jusqu'à minuit. La nuit était obscure. Je mis un sergent et un fourrier à 9

¹ Ce chiffre de 32, parfaitement lisible, peut paraître bien faible pour une flûte de 400 tonneaux et 52 hommes d'équipage, mais peut-être *le Fort* était-il chargé essentiellement de matériel et de comestible.

heures du soir, à chaque bossoir. A 11 heures de la nuit, le sergent de bâbord cria *Brisants !* L'officier de quart qui a la vue basse ne voulut pas le croire. Le sergent avec les matelots redoublèrent leurs cris. Le capitaine se transporta et ordonna tout de suite de virer de bord, vent devant. Le vent mollit et l'on fit chapelle². On fit carguer les voiles et l'on vira vent arrière. Quand la manœuvre fut finie, il fit resservir tout de suite. Le vent augmenta un peu et nous tira du danger où nous étions. Si l'on eut retardé d'un quart d'heure cette opération, il y a apparence que nous aurions péri, la montagne étant très escarpée et fort élevée.

Le 4, avons mouillé à l'île du Cap Verd, dite St Jago, à 11 heures du matin, où j'ai trouvé M. de Tronjoly, commandant *l'Union*, qui y était arrivé la veille³. Nous avons besoin de faire de l'eau et de prendre des rafraîchissements, n'ayant rien pour nos malades. Le munitionnaire de Brest devait donner 25 moutons, il n'avait donné que 11 brebis dont partie avait été jetée à la mer. Pour accélérer notre départ, j'offris au Sr Le Ray du monde pour faire de l'eau et du lest, il accepta. Je faisais descendre sous les ordres des officiers plusieurs détachements. Par ce moyen cela fut fait dans six jours, mais les vivres en volailles et moutons n'arrivaient point, notre capitaine me dit qu'il n'avait point d'argent. J'aplanis cette difficulté en lui en faisant prêter. M. de Conygham fut tout de suite chez le sous-gouverneur qui le lendemain nous fit fournir 29 moutons et une centaine de volailles. D'abord que⁴ cela fut à bord, j'engageai notre capitaine (qui était déjà porté) à continuer notre route.

Il mit à la voile le 12 à 3 heures du soir. Je proposai au Sr Le Ray de faire vider une soute qui était sous le gaillard d'avant où étaient ses vivres. Il me l'accorda, et le 15 février j'y établis mon hôpital où j'avais fait monter dix cadres. J'avais un sergent qui a tout chargé dans cette partie, et quatre infirmiers de mon détachement. Depuis mon établissement je n'ai perdu qu'un homme, en tendant son hamac, le jour du branle-bas, la mer étant grosse. Nous mîmes en travers, et nous donnâmes tous nos soins pour le sauver, mais il ne fut pas possible.

Après cet arrangement de l'hôpital, j'engageai notre capitaine à faire amener la vergue d'artimon duquel nous ne faisons point usage, pour faire une tante pour les bas-officiers. Il s'y prêta. J'en établis 24 qui y couchèrent, cela me donna du large dans mon entrepont, ce qui y procura du bien au détachement.

Le 26 avril, à 6 heures du matin, nous aperçûmes la terre du cap de Bonne-Espérance. On mit tout dehors pour y arriver de bonne heure. A 11 heures du matin, n'étant plus qu'à environ 5 lieues de Table-Baye, il vint un grain horrible, et toute la côte fut couverte de brume fort épaisse. Notre capitaine prit son parti pour doubler la pointe et aller à False-Baye. La pointe fut doublée à midi et demi. Le vent continuant à être très fort, l'on mit de travers. A 4 heures, il vint me proposer de faire servir⁵, qu'il n'était pas possible d'entrer, les vents étant venus contraires et la mer très mauvaise. D'ailleurs notre pilote ne connaissait pas la passe, et que si je voulais profiter de ce vent violent, nous arriverions avant 15 jours à Foulepointe, côte de Madagascar. Je lui représentai notre situation, que nous [n'] avions plus de vivres pour les malades, et très peu pour nous. Il lui restait en tout : 15 dindes, 27 oies et 2 canards pour une table de 16 couverts. Je lui représentai aussi pour l'eau, il s'en fut dans sa chambre pour en faire la vérification. Une demi-heure après, il m'assura que nous en avions pour 45 jours, à trois quarts de bouteille par jour pour chaque homme, et pour 48 jours de biscuit. Suivant M. d'Après, ces vents ne continuent au plus que deux fois 24 heures. Sur l'embarras du pilote, et engagé par M. Ray, je lui dis qu'il était le maître de faire servir, ce que l'on exécuta à 4 heures.

Le lendemain à 9 heures du matin, le capitaine vint dans ma chambre et me proposa pour plus de sûreté de mettre l'équipage et la troupe à 14 onces de pain. J'y consentis.

Le 14 mai, à la distribution de midi, le fourrier qui était chargé de cette partie vint me rendre compte que la soute de biscuit diminuait beaucoup, et qu'il y en avait très peu. Le premier lieutenant du bord qui faisait les fonctions d'écrivain, en rendit compte au capitaine. Il vint tout de suite chez moi qui fut très étonné de cette annonce. Je le priai de ne pas perdre de temps à le faire peser, et j'ordonnai

² Faire chapelle : virer de bord au vent de façon involontaire, ce qui n'est pas le cas ici.

³ *L'Union*, commandée par M. de Tronjoly avait appareillé de Brest en compagnie de la flûte *la Seine*, commandée par M. de Vaucouleur, ils convoaient des troupes à l'Isle de France. (In *L'espion Anglois ou correspondance secrète ...*)

⁴ *D'abord que*, pour *dès que*. (*Dictionnaire grammatical de la langue française*. 1788, sur Google)

⁵ *Faire servir* : reprendre sa route (plus précisément, mettre les voiles en position de prendre le vent)

à un officier de mon détachement qui faisait les fonctions d'officier major, d'en être témoin et d'en marquer toutes les pesées. L'on y procéda tout de suite. Sur le compte qu'on en rendit, l'on fit une répartition à 9 onces par homme, pour chaque jour, afin d'en faire pour trente-huit jours. Je fis sonder l'eau et vérifier les pièces. A une demi-bouteille par jour, tant pour les officiers que pour la troupe, il s'en trouva pour 35 jours.

Nous avons été assez heureux que de voir la terre de l'Isle de France, où nous avons mouillé le 4 juin à 7 heures du soir.

* * *